

Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 20 novembre 1780

Expéditeur(s) : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 20 novembre 1780, 1780-11-20

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/88>

Copier

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitBien des hommes ont gagné des batailles...

Résumé

- Comparaison des travaux du philosophe [Disc. prélim. de l'Enc.] et du guerrier
- pour comparer leurs nerfs, ils devront attendre d'être disséqués. Il faut combattre les cagots avec les armes du ridicule. Il se tient prêt à attaquer la Sorbonne, [Christophe de] Beaumont et Braschi [Pie VI]. Mettra le buste de Volt. à l'Acad. [de Berlin]. Quatre semaines de goutte. Encouragements à Anaxagoras.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire80.54

Identifiant927

NumPappas1822

Présentation

Sous-titre1822

Date1780-11-20

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePreuss XXV, n° 226, p. 166-168

Lieu d'expéditionPotsdam

DestinataireD'Alembert

Lieu de destinationParis

Contexte géographiqueParis

Information générales

LangueFrançais

Sourceimpr.

Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné

Auteur(s) de l'analyseNon renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Preuss xxv, 226, pp. 166-168
[20 novembre] 1780 Frédéric II à D'Alembert In v. 927

(?)

(?)

166

I. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

Amis, ni l'honneur de personne. Mais je vois tant de gens de lettres souffrir de cette persécution et de cette inquisition abominable, que je ne puis m'empêcher de les plaindre, quoique je ne partage pas leurs peines, à peu près comme un vieil amant prend toujours intérêt au sort d'une ancienne maîtresse qu'il a tendrement aimée. Heureux, Sire, les hommes qui peuvent comme vous commander à l'opinion, mépriser en sûreté les fripons et les sots, instruire leurs semblables sans avoir le fanatisme à craindre, et les obliger, même quand ils ne le voudraient pas, à être tolérants, modérés et raisonnables! Puissiez-vous, Sire, donner longtemps aux hommes de pareilles leçons, de pareilles lois et de pareils exemples!

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

226. A D'ALEMBERT.

Le 20 novembre 1784.

Bien des hommes ont gagné des batailles et ont conquis des provinces, mais peu d'hommes ont écrit un ouvrage aussi parfait que l'*Avant-propos de l'Encyclopédie*;^a et comme c'est une chose rare que d'apprécier toutes les connaissances humaines, et que c'est une chose plus commune de mettre en fuite des gens qui ont déjà peur, je crois que, en pesant les voix, les travaux du philosophe seraient jugés supérieurs à ceux du militaire, si nous envisageons ces choses du côté de l'utilité. Des connaissances bien détaillées et appréciées se conservent pour toujours, les livres les transmettent à la postérité la plus reculée; au lieu que les succès passagers d'une guerre qui n'intéresse que quelques peuples d'un petit coin de l'Europe s'oublient aussitôt qu'ils sont passés. Et voilà pour le philosophe et pour le guerrier.

J'en viens présentement aux nerfs, et pour qu'on juge par comparaison des miens et des vôtres, je propose que quelque

^a Voyez t. XXIII, p. 83, et t. XXIV, p. 309.

habile chirurgien nous dissèque tous deux; mais attendons, et avec un peu de patience ces messieurs pourront dissenter profondément sur les nerfs du philosophe français et du soldat tudesque. Je prévais qu'ils diront que les nerfs les plus fins, les plus faciles à ébranler font des tempéraments faibles et des esprits délics, et que les nerfs plus robustes ne conviennent qu'aux portefaix, aux gladiateurs et aux manants. Consolez-vous donc, mon cher Anaxagoras, de votre petite santé; la meilleure portion vous est échue, car les avantages de l'esprit sont en tout sens préférables aux avantages du corps; il ne vous reste qu'à faire un généreux effort pour bannir de vos idées toutes les sensations tristes qui l'offusquent. Quand même on perdrait ce premier feu de la jeunesse, souvent impétueux, il faut conserver précieusement un certain fonds de gaieté qui, joint à l'espérance, nous sert à supporter le fardeau de la vie.

Si des têtes tonsurées et mitrées font de nouveaux efforts pour étendre leur tyrannie sur les esprits, vous avez les armes du ridicule; et les traits de la satire, acérés par la gaieté, renverseront le pontife et l'idole du fanatisme du même coup. Vos ennemis les cagots veulent que les philosophes pleurent; riez, et vous les confondrez. Si vous voulez m'enrôler parmi vos troupes légères, je vous offre mes très-humbles services; j'attaquerai gaiement la Sorbonne rassemblée en corps, votre Beaumont, archevêque par la colère de Dieu, votre Braschi, * au Monte Cavallo, et mieux encore, si les intérêts de l'association militaire l'exigent. Voilà tout ce qui dépend de moi; et comme nos armes sont des plumes, et que dans nos contrées personne ne nous empêche de les manier, que, de plus, les presses gémissent pour ceux qui les occupent, vous n'avez qu'à m'assigner ma tâche, et je m'efforcerai de la remplir.

Ce que vous m'apprenez au sujet de l'indigne traitement que vos moines ont fait au cadavre de Voltaire m'excite à le venger de ces scélérats, qui osent exercer leur vengeance impuissante sur les restes éteints du plus beau génie que la France ait produit. Je vous prie de m'envoyer le buste de cet homme rare et unique;

* Pie VI (Braschi) occupa le trône pontifical de 1774 à 1799. Voyez XXIV, p. 277.

Je placerais son effigie dans notre sanctuaire des sciences; où il pourra rester à demeure;* au lieu que si on le mettait dans une église, son ombre en serait indignée, sans compter les hasards que cette statue aurait à courir après ma mort, où peut-être le faux zèle porterait quelque prêtre, dans la rage de son fanatisme, à mutiler ou à briser le simulacre de l'apôtre de la tolérance.

Je retourne maintenant au commencement de votre lettre, où il était question de nos nerfs, pour vous apprendre que j'ai eu la goutte quatre semaines de suite, que j'ai beaucoup souffert, et qu'à force de régime j'ai chassé le marasme et la maladie; mes doigts ne sont point engourdis, et s'il est question de prêtres, je répandrai avec mon encre sur eux les flots de ma bile et de mon fiel hérétique. Allons, mon cher Anaxagoras, recueillez vos forces, ranimez ou ressuscitez votre belle humeur. Sur ce, etc.

227. DE D'ALEMBERT.

Paris, 15 décembre 1780, anniversaire de la bataille de Kesselsdort.

Sire,

Chaque lettre dont Votre Majesté m'honore réveille en moi les sentiments de reconnaissance, de vénération et de tendresse dont je suis depuis si longtemps pénétré pour elle; mais quelque profonds, Sire, que ces sentiments soient en moi, ce ne sont pas ceux dont je suis en ce moment le plus occupé. Un sentiment qui m'est plus cher encore, s'il est possible, parce qu'il est plus personnel à V. M., pénètre et remplit mon âme depuis la nouvelle que nous venons de recevoir de la mort de l'Impératrice-Reine.¹ Cette nouvelle, Sire, si intéressante dans tous les temps par les événements qui peuvent la suivre, me paraît, dans les circonstances

* Voyez J. D. E. Preuss, *Urkundenbuch zu der Lebensgeschichte Friedrichs des Grossen*, t. III, p. 125, n° 46.

¹ Marie-Thérèse mourut le 29 novembre 1780.